

+

## Petite retraite pour la communauté de Notre-Dame

8-10 juin 2016

Thème : « *La joie* »

Mercredi soir	<b>16<sup>h</sup></b>	:	<i>Introduction</i>
Jeudi matin	<b>10<sup>h</sup>15</b>	:	I <i>La joie, réalité humaine et réalité divine</i>
soir	<b>16<sup>h</sup></b>	:	II <i>La joie du Jubilé</i>
Vendredi matin	<b>10<sup>h</sup>15</b>	:	III <i>Vers la joie parfaite</i>
soir	<b>17<sup>h</sup></b>	:	Vêpres et Sacrement des Malades

Fr. M.-Théophile Lavens, o.c.s.o.

### Abréviations :

LG	Concile Vatican II, Constitution dogmatique <i>Lumen Gentium</i>
GS	Concile Vatican II, Constitution pastorale <i>Gaudium et spes</i>
GID	Exhortation apostolique <i>Gaudete in Domino</i> , de S.S. Paul VI
MV	Bulle d'induction du Jubilé <i>Misericordiae Vultus</i> , de S.S. François
EG	Exhortation apostolique <i>Evangelii gaudium</i> , de S.S. François
AL	Exhortation apostolique <i>Amoris laetitia</i> , de S.S. François

# Introduction

## *Chant du Veni Creator*

Bien chères sœurs dans le Christ,

« Je vous dis cela afin que ma joie soit en vous, et que votre joie soit parfaite. » (Jn 15,11)

Il semble que quelques sœurs parmi vous ont remarqué que je faisais souvent référence, dans mes homélies, à la joie du Christ, cette joie tellement particulière – une joie que le monde ne connaît pas, et dont Jésus nous a promis que nul ne pourrait nous la ravir. On m'a demandé, du coup, de mettre à profit cette petite retraite pour approfondir avec vous ce sujet ; au milieu de cette année jubilaire où nous entendons beaucoup parler de miséricorde, cela ne peut pas nous faire de mal de changer un peu de sujet, et de parler de joie – mais nous n'oublierons pas pour autant la miséricorde, car il y a certainement une joie dans la miséricorde, qui lui permettra d'entrer dans notre sujet.

Une homélie est, par définition, une intervention ponctuelle, liée à la liturgie du jour ; c'est un tout autre exercice auquel on m'invite, au travers de cette petite série d'interventions, exercice auquel je ne suis pas du tout habitué. Il y aurait tant à dire autour du thème de la joie ; la liturgie nous a fait entendre les Béatitudes au début de cette semaine, et elles pourraient à elles seules remplir une retraite de huit jours. Mais je souhaite prendre un tout autre chemin, car nous n'aurons que trois petites rencontres, que je veux cibler de manière assez précise pour qu'elles nous permettent d'entrer dans le mystère de la joie, en espérant que cela ne soit pas trop intellectuel ou abstrait. Car l'une des caractéristiques de la joie de l'évangile, c'est qu'elle est accessible à tous. « Jésus exulta de joie [dans] l'Esprit Saint, et il dit : 'Père, Seigneur du ciel et de la terre, je proclame ta louange : ce que tu as caché aux sages et aux savants, tu l'as révélé aux tout-petits.' » (Lc 10,21) Si vous avez des difficultés à comprendre – ou à entendre –, sachez déjà que vous trouverez à votre disposition tous les textes par écrit.

La joie est très présente dans la prédication récente de nos pasteurs – peut-être parce que le monde d'aujourd'hui en a tellement besoin. Les deux exhortations apostoliques du pape François ont dans leur intitulé même le mot de joie : *Evangelii gaudium*, « *La joie de l'évangile* », et *Amoris laetitia*, « *La joie de l'amour* » ; les deux termes latins, *gaudium* et *laetitia* ne sont pas identiques, mais ils désignent finalement la même réalité, la joie. On remarque d'ailleurs que ces deux termes désignent, dans la liturgie, deux dimanches marqués spécialement par la joie : les dimanches de *Gaudete*, en Avent, et de *Laetare*, en Carême, les deux dimanches 'roses' au milieu de ces temps de pénitence 'violets'. La joie est donc fortement exprimée dans la présentation de l'évangile, telle que la souhaite notre saint Père actuel. *Evangelii gaudium* commence ainsi : « *La joie de l'Évangile remplit le cœur et toute la vie de ceux qui rencontrent Jésus. Ceux qui se laissent sauver par lui sont libérés du péché, de la tristesse, du vide intérieur, de l'isolement. Avec Jésus Christ la joie naît et renaît toujours.* » (EG 1)

Le pape François n'est pas le premier à avoir écrit sur la joie ; je ne vais pas vous accabler de citations et de références, mais il y a une exhortation apostolique du bienheureux Paul VI qui m'a marqué, et que je citerai abondamment – notre saint Père l'a lui-même plusieurs fois citée. Elle s'appelle *Gaudete in Domino* – « Réjouissez-vous dans le Seigneur », l'invitation que nous entendons au 3<sup>ème</sup> dimanche d'Avent – ; elle a pour sujet spécifique « la joie chrétienne », et a été donnée en la fête de la Pentecôte de l'année du jubilé de la Rédemption, en 1975.

Le pape Benoît XVI a lui aussi parlé de la joie, avec toute la profondeur de son approche de théologien. C'est par lui d'ailleurs que j'ai personnellement pu sentir l'importance de ce thème, et l'assimiler au travers de mon expérience de foi. Il ne s'agit pas ici de raconter ma vocation, mais au sein de ma vie religieuse, de ma vie de moine, c'est pour devenir un « serviteur de la joie » de mes frères que j'ai accepté un appel au ministère ordonné. Et c'est peut-être pour cela que dans mon enseignement, par les homélies, je cherche toujours à conduire les fidèles vers la joie. Au jour de l'inauguration solennelle de son pontificat, Benoît XVI disait dans son homélie : « *Il n'y a rien de plus beau que d'être rejoints, surpris par l'Évangile, par le Christ. Il n'y a rien de plus beau que de le connaître et de communiquer aux autres l'amitié avec lui. La tâche du pasteur, du pêcheur d'hommes, peut souvent apparaître pénible. Mais elle est belle et grande, parce qu'en définitive elle est **un service rendu à la joie**, à la joie de Dieu qui veut faire son entrée dans le monde.* » (homélie du 24.04.2005)

Oui, la joie de Dieu veut faire son entrée dans le monde, et c'est en nous, en nos cœurs, par notre foi, qu'elle peut en ces jours pénétrer un peu davantage dans ce pauvre monde, tellement triste et désolé. Pour vous inviter à entrer dans cette retraite, on m'a dit qu'il était opportun de vous proposer un texte à méditer dans le secret de votre chambre. Je vous suggère donc de relire, d'ici demain, le chapitre 15 de l'évangile de saint Jean. Pour bien faire, vous pourriez même élargir aux chapitres précédents et suivants – cet ensemble des chapitres 13 à 17 constitue à mes yeux le trésor de la foi, le testament qui contient *tout* ce que Jésus veut nous donner. Mais pour demain, le chapitre central, le chapitre 15 suffira. Il nous permettra d'entrer dans la première méditation que je vous proposerai, et que j'ai intitulée « **la joie, réalité humaine et réalité divine** ». En gros, qu'est-ce que la joie ? Pourquoi cela nous intéresse-t-il tant, qu'est-ce que Jésus veut dire quand Il nous parle de la joie ? Dans l'après-midi, la seconde méditation sera orientée sur **la joie, dans le cadre de cette année jubilaire**. Vendredi matin, la 3<sup>ème</sup> méditation voudra nous conduire vers la « **joie parfaite** », et nous préparer à recevoir l'après-midi le sacrement des Malades.

Nous sommes entrés dans cette retraite en invoquant l'Esprit-Saint : c'est à Lui que nous nous confions totalement, accompagnés par la Vierge Marie. Elle s'est laissée totalement pétrir par cet Esprit : qu'elle nous aide à l'accueillir dans un cœur toujours plus large et confiant, pour que nous ressentions toujours plus profondément la joie du Christ, cette joie que le monde ne connaît pas, et que nul ne pourra nous ravir. Amen.

*Ave Maria.*

# I La joie, réalité humaine et réalité divine

Bien chères sœurs dans le Christ,

« Votre cœur se réjouira ; et votre joie, personne ne vous l'enlèvera. »

En promettant la joie à Ses disciples, Jésus parle de quelque chose de connu de tous. La joie est une réalité profondément humaine, présente dans la vie de chacun – tous n'ont pas les mêmes expériences vis-à-vis de la joie, mais chacun peut au moins en ressentir le désir, l'aspiration. Mais d'abord, comment pourrait-on **définir la joie** ? Paul VI nous explique : « *En s'éveillant au monde, l'homme éprouve [...] le désir d'y trouver son accomplissement et son bonheur. Il y a, comme chacun sait, plusieurs degrés dans ce « bonheur ». Son expression la plus noble est la joie ou « bonheur » au sens strict, lorsque l'homme, au niveau de ses facultés supérieures, trouve sa satisfaction dans la possession d'un bien connu et aimé. Ainsi l'homme éprouve la joie lorsqu'il se trouve en harmonie avec la nature, et surtout dans la rencontre, le partage, la communion avec autrui.* » (GID I) La joie est donc un peu partout : elle est finalement proche de ce plaisir que l'on ressent, lorsque l'on reçoit ou qu'on vit quelque chose qui nous touche au niveau spirituel. Elle est pour ainsi dire un atome de bonheur, ce bonheur que nous cherchons tous à connaître, de la manière la plus durable possible – et c'est d'ailleurs pour cela que la promesse de Jésus est si alléchante, d'une joie que nul ne pourrait nous ravir.

La joie est d'abord dans **notre vie naturelle** : et c'est bien pour cela que notre saint Père a commencé par elle sa dernière exhortation apostolique – « *La joie de l'amour qui est vécu dans les familles est aussi la joie de l'Église.* » (AL 1) Cette phrase concernant la vie de la famille est d'ailleurs une application d'un grand principe énoncé lors du Concile Vatican II : « *Les joies et les espoirs, les tristesses et les angoisses des hommes de ce temps, [...] sont aussi les joies et les espoirs, les tristesses et les angoisses des disciples du Christ, et il n'est rien de vraiment humain qui ne trouve écho dans leur cœur.* » (GS 1) En promettant un certain bonheur à Ses disciples, Jésus ne pouvait donc pas faire moins que de leur promettre une joie, une certaine forme de joie qu'ils pourraient identifier comme telle, à partir de leur expérience humaine.

Il faut cependant signaler que la joie humaine, qui peut se présenter sous des formes infinies, n'est **pas toujours conjointe à la bonté**. Voilà une des conséquences du péché qui a blessé ce monde : on peut parfois trouver sa joie dans des choses mauvaises, malsaines, ou on peut dévier vers le mal en cherchant absolument à assouvir une soif de plaisir. Même les évangiles sont conscients de cette ambiguïté de la joie : les grand-prêtres se *réjouissent*, quand Judas propose de leur livrer Jésus, Hérode se *réjouit* lorsque Pilate lui envoie Jésus. Derrière ces petites joies, nous voyons la griffe du démon, et il ne s'agira donc jamais pour nous de faire de la joie humaine un critère absolu de vérité ou de bonté.

Car la joie, même simplement humaine, doit trouver sa vraie source dans la vie spirituelle. « *La joie, [la vraie joie] vient d'ailleurs. Elle est spirituelle. [Dans notre société,] l'argent, le confort, l'hygiène, la sécurité matérielle ne manquent souvent pas ; et pourtant l'ennui, la morosité, la tristesse demeurent malheureusement le lot de beaucoup.* » Car c'est finalement dans la foi que se révèle la source de joie ultime. Paul VI nous disait que l'homme trouve la joie dans la possession d'un bien connu et aimé. « *A plus forte raison,* » poursuit-il, « *[l'homme] connaît-il [donc] la joie ou le bonheur spirituel*

***lorsque son esprit entre en possession de Dieu, connu et aimé comme le bien suprême et immuable.*** » Car c'est là notre vocation, notre finalité que Jésus nous a révélée : de vivre en **communio**n avec Dieu. Et la cause de la tristesse de notre monde est bien dans l'ignorance de cette réalité de foi.

Le pape François nous dit : « *La joie ne se vit pas de la même façon à toutes les étapes et dans toutes les circonstances de la vie, parfois très dure. Elle s'adapte et se transforme, et elle demeure toujours au moins comme un rayon de lumière qui naît de la certitude personnelle d'être infiniment aimé, au-delà de tout.* » (EG 6) Oui, c'est dans cette certitude d'être infiniment aimé, et donc dans l'espérance d'aimer un jour pleinement Celui qui nous aime infiniment, que se trouve le bonheur sûr, stable, qui fait la condition du chrétien. Et cette conviction d'être aimé de Dieu, elle nous vient de tout l'Évangile, du message et de personne de Jésus.

Dans Sa Passion et Sa croix, Jésus a attesté de quel amour le Père nous aimait. Mais il y a bien plus : par la foi, Jésus nous permet d'entrer dans Sa propre vie, de partager Sa propre filiation. « Demeurez en moi, comme moi en vous. » (Jn 15,4) Jésus est le Fils unique, le Bien-aimé du Père. Et du coup, l'amour que le Père nous porte désormais se fonde dans l'amour qui lie le Père et le Fils unique.

Paul VI nous explique : « *Par essence, la joie chrétienne est **participation spirituelle à la joie insondable, conjointement divine et humaine, qui est au cœur de Jésus-Christ glorifié.*** » (GID II) Nous participons à la joie de Jésus, rien de moins que cela ! « *Mais il importe ici de bien saisir le secret de la joie insondable qui habite Jésus, et qui lui est propre. C'est surtout l'Évangile de saint Jean qui en soulève le voile, en nous livrant les paroles intimes du Fils de Dieu fait homme. Si Jésus rayonne une telle paix, une telle assurance, une telle allégresse, une telle disponibilité, c'est à cause de **l'amour ineffable dont il se sait aimé de son Père.*** Lors de son baptême sur les bords du Jourdain, cet amour, présent dès le premier instant de son Incarnation, est manifesté : « Tu es mon Fils bien-aimé ; tu as toute ma faveur ». (Lc 3,22) Cette certitude est inséparable de la conscience de Jésus. C'est une Présence qui ne le laisse jamais seul. (Jn 16,32) C'est une connaissance intime qui le comble : « Le Père me connaît et je connais le Père ». (Jn 10,15) C'est un échange incessant et total : « Tout ce qui est à moi est à toi, et ce qui est à toi est à moi ». (Jn 17,10) Le Père a remis au Fils le pouvoir de juger, celui de disposer de la vie. C'est une habitation réciproque : « Je suis dans le Père et le Père est en moi ». (Jn 14,10) En retour, le Fils rend au Père un amour sans mesure : « J'aime le Père et j'agis comme le Père me l'a ordonné ». (Jn 14,31) Il fait toujours ce qui plaît au Père : c'est sa « nourriture ». (Jn 8,29;4,34) Sa disponibilité va jusqu'au don de sa vie humaine, sa confiance jusqu'à la certitude de la reprendre : « Si le Père m'aime, c'est que je donne ma vie pour la reprendre ». (Jn 10,17) En ce sens, il se réjouit d'aller au Père. Il ne s'agit pas pour Jésus d'une prise de conscience éphémère : c'est le retentissement, dans sa conscience d'homme, de l'amour qu'il connaît depuis toujours comme Dieu au sein du Père : « Tu m'as aimé avant la fondation du monde ». (Jn 17,24) Il y a là une relation incommunicable d'amour, qui se confond avec son existence de Fils et qui est le secret de la vie trinitaire : le Père y apparaît comme celui qui se donne au Fils, sans réserve et sans intermittence, dans un élan de générosité joyeuse, et le Fils, celui qui se donne de la même façon au Père, avec un élan de gratitude joyeuse, dans l'Esprit Saint.

*Et voilà que les disciples, et tous ceux qui croient dans le Christ, sont appelés à participer à cette joie. Jésus veut qu'ils aient en eux-mêmes sa joie en plénitude : (Jn 17,13) « Je leur ai révélé ton nom et le leur révélerai, pour que **l'amour dont tu m'as aimé soit en eux et moi aussi en eux** ». Cette joie de demeurer dans l'amour de Dieu commence dès ici-bas. » (GID III)*

Voilà la source permanente de notre joie : elle est pleine et parfaite, parce qu'elle trouve sa source en Dieu. La joie caractérise la vie de Dieu Lui-même, le mouvement de vie trinitaire. **Et l'Esprit-Saint**, qui est pour ainsi dire la Personne-don, **incarne la joie divine**, la joie du Père qui se donne en engendrant le Fils, la joie du fils qui se rend en action de grâce au Père.

C'est donc l'Esprit-Saint qui nous introduit dans cette vie divine – cet Esprit que Jésus promet à Ses disciples, au soir de la Cène, et par qui se réalise notre union à Lui. Paul VI poursuit :« *Ainsi l'Esprit [...] est donné à l'Église comme principe inépuisable de sa joie [...]. Il lui remet en mémoire [...] l'enseignement même du Seigneur. Il suscite en elle la vie divine et l'apostolat. Et le chrétien sait que cet Esprit ne sera jamais éteint au cours de l'histoire. La source d'espérance manifestée à la Pentecôte ne tarira pas.*

*L'Esprit qui procède du Père et du Fils, dont il est le vivant amour mutuel, est donc communiqué désormais au Peuple de l'Alliance nouvelle, et à chaque âme disponible à son action intime. Il fait de nous sa demeure. Avec lui, le cœur de l'homme est habité par le Père et le Fils.(Jn 14,23) L'Esprit Saint y suscite une prière filiale qui jaillit du tréfonds de l'âme et s'exprime dans la louange, l'action de grâces, la réparation et la supplication. Alors nous pouvons goûter **la joie proprement spirituelle, qui est un fruit de l'Esprit Saint** : (Rm 14,17 ; Ga 5,22) cette joie consiste en ce que [notre esprit] trouve le repos et **une intime satisfaction dans la possession du Dieu trinitaire, connu par la foi et aimé avec la charité qui vient de lui.** Une telle joie caractérise dès lors toutes les vertus chrétiennes. Les humbles joies humaines, qui sont dans nos vies comme les semences d'une réalité plus haute, sont transfigurées. » (GID III)*

Je veux aussi citer Benoît XVI, qui parle ainsi du rapport de l'Esprit-Saint et de la joie : « *L'Esprit-Saint nous donne la joie. Et il est la joie. La joie est le don dans lequel tous les autres dons sont résumés. Elle est l'expression du bonheur, de l'harmonie avec soi-même, ce qui ne peut dériver que du fait d'être en harmonie avec Dieu et avec sa création. Rayonner, être communiquée, fait partie de la nature de la joie. L'esprit missionnaire de l'Église n'est rien d'autre que l'impulsion à communiquer la joie qui nous a été donnée.* » (S.S. Benoît XVI, discours à la Curie, 22.12.2008)

Cette dernière idée me paraît très importante : « *Rayonner, être communiquée, fait partie de la nature de la joie.* » Car elle peut nous aider à soupçonner quelque chose du grand mystère de la Création. La foi nous dit que c'est tout à fait librement que Dieu a voulu créer, nous devons même penser qu'Il aurait pu ne rien créer ; et pourtant, du fait que Dieu est joie éternelle, il y a en même temps cette nécessité interne de la joie, ce désir éternel, qui fait qu'Il a voulu partager cette joie, partager Sa propre vie à quelque chose, quelqu'un d'autre que Lui. Benoît XVI nous a parlé de l'impulsion missionnaire de l'Église, qui vient de la joie qu'elle expérimente : l'acte de création pourrait lui-même être vu sous cet angle, comme une impulsion qui vient du Cœur de Dieu, qui vient de Sa nature propre. Oui, Dieu aurait pu ne rien créer... mais Il a mystérieusement désiré, dans Son éternelle Bonté, nous faire surgir du néant, et nous unir à la vie de Son Fils, par Son Esprit-

Saint, pour que nous connaissions la joie, la vraie joie. **Nous sommes fait par la Joie, nous sommes faits pour la Joie.** Et tout en nous devrait, dès ici-bas, témoigner de cette joie.

« Je vous dis cela afin que ma joie soit en vous, et que votre joie soit parfaite. » (Jn 15,11)

Tout paraît si simple, si évident. Et pourtant, arrivés à ce point, nous pouvons sentir à quel point notre joie est encore petite, rabougrie, elle est encore bien pâle comparée à la joie du Christ, à la joie éternelle de la vie divine. C'est que nous avons besoin, immensément besoin, que l'Esprit-Saint travaille notre cœur et l'unisse au Cœur de Jésus. Dans notre quotidien, pour favoriser Son œuvre, il nous revient de mettre en acte les grandes vertus théologiques qu'Il ne manque pas de nous donner : la foi, la charité et l'espérance.

La foi nous fait voir les choses avec le regard de Dieu. En dehors de la foi, tout ce que je vous ai dit tombe totalement. C'est par la foi que nous connaissons la Bonté éternelle de Dieu, Son amour pour Son Fils, Son amour pour nous, dans le Fils ; du coup, Son habitation en nous par le Saint-Esprit est source de joie profonde et inamovible. Cette joie devrait rayonner autour de nous à tout moment – mais elle est parfois ébréchée, voire ébranlée, lorsque notre foi est mise à l'épreuve, ou plus simplement lorsque nous la mettons sous le boisseau. Car, dans notre faiblesse extrême, nous en arrivons parfois à oublier Dieu, à Le mettre entre parenthèses... Combien l'Esprit nous est nécessaire, pour raviver en nous la flamme de la foi ! Par la foi, nous pouvons garder au cœur la certitude que Dieu nous conduit bien, malgré tous les aléas. Parfois, lorsqu'on me demande comment je vais, à un moment où je ne devrais pas aller très bien, je dis volontairement : « Tout va bien, Il est vraiment ressuscité ! » Je ne dis pas cela pour interpeller mon interlocuteur, mais surtout pour me convaincre moi-même, pour recentrer ma vision des choses par un acte de foi. Oui, le Christ est ressuscité, le mal est vaincu, la joie de Dieu a gagné le combat décisif contre les forces de ce monde. Et cet acte de foi peut garder ou remettre notre cœur dans une paix profonde, à tout instant, quels que soient les assauts qui nous bousculent.

L'exercice de la charité est également source de joie. Lorsque nous agissons avec bonté envers notre prochain, nous permettons à l'Esprit de nous identifier profondément à Dieu, source de toute bonté, et de la même manière que le Père Se donne au Fils dans l'Esprit, nous établissons avec nos frères et sœurs des liens interpersonnels où la joie jaillit avec force. Le saint Père nous dit : « *Les joies les plus intenses de la vie jaillissent quand on peut donner du bonheur aux autres, dans une anticipation du Ciel.* » (AL 129) Je reviendrai plus longuement sur la charité dans la 3<sup>ème</sup> conférence, en évoquant la charité du Christ dans Sa Passion.

La troisième des vertus théologiques, l'espérance, est elle aussi remplie de joie. La joie la plus fragile, peut-être, parce que notre espérance est parfois mise à mal par un simple coup de vent. C'est aussi la joie la plus grande, parce qu'elle atteint l'éternité. L'espérance embrasse, en effet, tous les biens que le Christ nous a promis. Et c'est Lui-même qu'Il nous a promis, c'est la communion à Lui pour toujours, dans la vie bienheureuse. La joie du Ciel, en union avec tous les saints qui nous ont précédé, en union avec tous les bons anges, est déjà nôtre ici-bas par la vertu de l'espérance. « Je vous reverrai, et votre cœur se réjouira ; et votre joie, personne ne vous l'enlèvera. » (16, 22)

« Demandez, et vous recevrez : ainsi votre joie sera parfaite. » (Jn 16,24) « Si vous, qui êtes mauvais, vous savez donner de bonnes choses à vos enfants, combien plus le Père du ciel donnera-t-il l'Esprit Saint à ceux qui le lui demandent ! » (Lc 11,13)

Demandons encore et toujours l'Esprit-Saint, Lui qui nous introduit dans la vie de Dieu, Lui qui nous conduit vers la joie, Lui qui est la joie divine. Et appelons à l'aide tous ceux qui, au Ciel, vivent déjà dans la joie éternelle. Que la Bienheureuse Vierge Marie, toute pétrie par l'Esprit-Saint, nous aide à avancer sur le chemin des disciples, le cœur rempli d'amour, de foi et d'espérance. Qu'elle nous obtienne de connaître, dès ici-bas, la propre joie du Christ, cette joie que le monde ne connaît pas, et que nul ne pourra nous ravir. Amen.

*Ave Maria*

## II La joie du Jubilé

Bien chères sœurs dans le Christ,

Parler de la joie du jubilé peut paraître redondant ; c'est le même mot, la même racine en français. Et pourtant il faut d'abord signaler qu'à l'origine du terme, il y a une traduction inexacte. Nous savons que l'année jubilaire trouve son fondement biblique dans le jubilé de la loi mosaïque. Le livre du Lévitique explique : « Vous compterez sept semaines d'années, c'est-à-dire sept fois sept ans, soit quarante-neuf ans. Le septième mois, le dix du mois, en la fête du Grand Pardon, vous sonnerez du cor pour l'ovation ; ce jour-là, dans tout votre pays, vous sonnerez du cor. Vous ferez de la cinquantième année une année sainte, et vous proclamerez la libération pour tous les habitants du pays. Ce sera pour vous le jubilé : chacun de vous réintégrera sa propriété, chacun de vous retournera dans son clan. Cette cinquantième année sera pour vous une année jubilaire : vous ne ferez pas les semailles, vous ne moissonnerez pas le grain qui aura poussé tout seul, vous ne vendangerez pas la vigne non taillée. Le jubilé sera pour vous chose sainte, vous mangerez ce qui pousse dans les champs. En cette année jubilaire, chacun de vous réintégrera sa propriété. » (Lv 25,8-13)

Le mot hébreu *yobel* que saint Jérôme a transcrit par jubilé (jubileus) désigne peut-être la corne de bélier, utilisée pour sonner l'arrivée de cet événement. Le côté jubilatoire que l'on sent dans le mot est donc déjà une interprétation particulière du terme original – la traduction est fautive, mais l'interprétation a beaucoup de sens. Car il y a dans cette année jubilaire la joie de la libération, de la restitution de tout ce qui avait été aliéné, et cette année commence précisément à la fête du grand Pardon, qui est également source de joie.

Depuis l'an 1300, l'église Catholique vit régulièrement des années jubilaires, dans le prolongement de l'esprit de ce jubilé israélite. La joie qui nous est proposée est surtout celle de l'obtention de la grâce de l'indulgence, ce pardon total qui est libération non seulement de nos péchés, mais du poids de la peine temporelle que nos péchés ont valu.

Ce jubilé de 2016, notre saint Père François a voulu le centrer particulièrement sur le mystère de la miséricorde, dans le désir d'accroître encore notre conscience de



l'importance de cette miséricorde divine – et du coup, pour que notre joie soit aussi plus grande. « *Nous avons toujours besoin de contempler le mystère de la miséricorde. Elle est source de joie, de sérénité et de paix,* » (MV 2) nous dit-il dans la Bulle d'indiction de l'Année Sainte.

Revenons sur le cœur de notre sujet, en nous demandant quelle est précisément la joie de la miséricorde ? Paul VI définissait ainsi la joie : « *L'homme connaît la joie lorsque son esprit entre en possession de Dieu, connu et aimé comme le bien suprême et immuable.* » La joie spécifique dans la miséricorde est donc dans le fait de retrouver la communion avec Dieu, que l'on avait perdue par le péché. Un retour dans l'amour de Dieu qui se fait par le mouvement nécessaire de la conversion.

Entrer dans le jubilé, c'est donc d'abord entendre l'appel à la conversion, qui traverse toute la Bible, et que Jésus fait retentir solennellement au début de Son ministère : « *Convertissez-vous, et croyez à l'Évangile !* »

Paul VI nous dit : « *Il nous faut aujourd'hui cesser d'endurcir notre cœur, pour écouter la voix du Seigneur et accueillir la proposition du grand pardon, telle que Jérémie l'annonçait : « Je les purifierai de tout péché qu'ils commirent à mon égard, je pardonnerai tous les péchés par lesquels ils m'ont offensé et se sont révoltés contre moi. Et Jérusalem me deviendra un sujet de joie, d'honneur et de gloire devant toutes les nations du monde ».*(Jr 33,8-9) *Et comme cette promesse de pardon et tant d'autres prennent leur sens définitif dans le sacrifice rédempteur de Jésus, le Serviteur souffrant, c'est Lui, et Lui seulement, qui peut nous dire, en ce moment crucial de la vie de l'humanité : « Convertissez-vous et croyez en l'Évangile ».*(Mc 1,15) *Le Seigneur veut surtout nous faire comprendre que la conversion demandée n'est en aucune façon un retour en arrière, ainsi qu'il en va pour le péché. Elle est, au contraire, mise en route, promotion dans la vraie liberté et dans la joie. Elle est réponse à une invitation provenant de lui, aimante, respectueuse et pressante à la fois : « Venez à moi, vous tous qui peinez et ployez sous le fardeau, et moi je vous soulagerai. Chargez-vous de mon joug et mettez-vous à mon école, car je suis doux et humble de cœur, et vous trouverez soulagement pour vos âmes ».*(Mc 11,28-29) » (GID V)

La conversion n'est pas un simple retour en arrière, nous dit-on – cela signifie également que le bien que nous trouvons dans la communion avec Dieu n'est pas le même avant et après l'expérience du pardon. Il y a derrière cette idée l'expérience du grand mystère de l'Histoire Sainte, que nous chantons dans la nuit de Pâques : « *Bienheureuse est la faute d'Adam, qui nous a valu un tel Rédempteur !* »

La joie de se sentir réconcilié avec Dieu, après le péché, est-elle plus grande que la joie de la fidélité parfaite ? Nous ne pouvons certainement pas dire cela, ou pas de manière aussi abrupte. Car il faut garder à l'esprit que le péché aurait pu ne pas entrer dans le monde ; la Bienheureuse Vierge Marie témoigne de l'immensité de la joie qui émane d'un cœur qui n'a jamais commis aucun péché. Et pourtant, dans son *Magnificat*, elle chante explicitement la miséricorde, elle confesse l'action de la miséricorde dans l'histoire de son peuple Israël : « *Le Seigneur élève les humbles, Il comble de biens les affamés, Il se souvient de Son amour.* »

A cause de la misère originelle de l'homme, la miséricorde marque toute l'histoire de l'humanité. C'est pour cela que Jésus exprime avec tant d'ardeur la tendresse de Dieu qui invite à la conversion, qui dit Sa proximité, Son désir de renouer les liens distendus par le

péché. Pour que l'homme retrouve la joie de l'amitié avec Lui, pour qu'il découvre la joie plus grande encore de la participation à la vie divine dans le Christ.

Au cœur de Son enseignement, nous connaissons bien les images que Jésus a employées pour exprimer cette miséricorde du Père. En particulier, il y a ce beau chapitre 15 de l'évangile de saint Luc, qui rapporte les grandes paraboles de la miséricorde. Notre saint Père nous dit : « *Dans les paraboles de la miséricorde, Jésus révèle la nature de Dieu comme celle d'un Père qui ne s'avoue jamais vaincu jusqu'à ce qu'il ait absous le péché et vaincu le refus, par la compassion et la miséricorde. Nous connaissons ces paraboles, trois en particulier : celle de la brebis égarée, celle de la pièce de monnaie perdue, et celle du père et des deux fils (cf. Lc 15, 1-32). Dans ces paraboles, Dieu est toujours présenté comme rempli de joie, surtout quand il pardonne. Nous y trouvons le noyau de l'Évangile et de notre foi, car la miséricorde y est présentée comme la force victorieuse de tout, qui remplit le cœur d'amour, et qui console en pardonnant.* » (MV 9)

Le pape François note donc, au passage, que Dieu est rempli de joie quand Il pardonne. Cela ne nous étonne pas, à la lumière de ce que nous avons vu ce matin. La vie intime de Dieu est joie, et cette joie resplendit précisément quand elle se communique dans la création. La joie se donne dans la grâce du Salut, qui intègre l'homme dans la vie divine.

Mais il importe aussi que nous nous arrêtions sur la joie de l'homme, telle que nous la révèlent ces paraboles de la miséricorde. Il s'agit d'abord de remarquer que ces 3 paraboles n'en sont qu'une seule. En introduction, saint Luc dit : « Les publicains et les pécheurs venaient tous à Jésus pour l'écouter. Les pharisiens et les scribes récriminaient contre lui : « Cet homme fait bon accueil aux pécheurs, et il mange avec eux ! » Alors Jésus leur dit cette parabole... » (Lc 15,1-3) Il s'agit bien d'une parabole au singulier, les deux premières histoires servant à éclairer et à orienter la manière de comprendre la troisième. Les histoires de la brebis retrouvée et de la pièce retrouvée sont de fait très analogues : il y a ce même scénario, de la perte d'un animal ou d'un objet, suivie de la recherche assidue de la part du berger et de la femme. Le berger va dans le désert, et pousse la recherche jusqu'à ce qu'il ait retrouvé la brebis. La femme allume une lampe, balaie la maison et cherche avec soin jusqu'à ce qu'elle retrouve sa pièce. Puis il y a la joie de la découverte de la brebis, et de la pièce, et l'affirmation de l'importance cruciale aux yeux de Dieu de cette démarche de recherche : car « il y aura de la joie dans le ciel pour un seul pécheur qui se convertit, plus que pour quatre-vingt-dix-neuf justes qui n'ont pas besoin de conversion », et « il y a de la joie devant les anges de Dieu pour un seul pécheur qui se convertit. » A la lumière de ces deux petites histoires, si on analyse le scénario de la troisième, l'histoire du fils prodigue, on voit une différence flagrante : il n'y a pas de mouvement de recherche de l'enfant égaré. Le père voit son fils s'éloigner, mais il ne va pas à sa recherche pour le ramener chez lui. Et cette non-recherche est le nœud de l'évangile, car celui qui devrait incarner cette recherche, c'est le fils aîné. C'est lui qui devrait deviner la détresse profonde de son frère perdu, c'est lui qui devrait communier intimement au désir du père, et qui devrait se proposer pour chercher son frère. Or ce frère aîné ne perçoit rien de tout cela, bien plus, il murmure contre le désir de réconciliation du père – et c'est bien ce que font les pharisiens, à l'égard de Jésus qui exprime Sa proximité avec les pécheurs. Car Jésus incarne,

finalement, le fils aîné tel qu'il devrait être. Jésus est le Fils unique et bien-aimé du Père, et du sein de la Trinité, Il sort et part à la recherche de ses frères perdus par le péché. Comme le berger court après la brebis égarée, comme la femme cherche assidûment la pièce perdue, Il n'a de cesse d'aller vers ceux qui sont loin de Dieu, qui ont perdu leur dignité d'enfants de Dieu.

« Toi, mon enfant, tu es toujours avec moi, et tout ce qui est à moi est à toi. » Le fils aîné de la parabole ne comprend pas quel est son bonheur. Mais Jésus révèle quelle est la vraie joie du fils aîné : sa propre condition de fils, par laquelle tout lui est commun avec le Père. « Tout ce qui est à moi est à toi, et ce qui est à toi est à moi », dira Jésus au Père, dans la prière sacerdotale du chapitre 17 de saint Jean – ce sont les mêmes mots qu'Il utilise. Et c'est cette joie qu'Il veut rendre à ses frères en humanités, afin que par leur dignité de fils adoptifs de Dieu, le Saint-Esprit, la vie divine, remplisse leur cœur.

Telle est la joie de la miséricorde, la joie de réintégrer notre condition d'enfants de Dieu. La parabole du fils prodigue montre aussi un aspect important dans l'attitude de la conversion, et qui est nécessaire à la joie. « Père, j'ai péché contre le ciel et envers toi. Je ne suis plus digne d'être appelé ton fils. » Dans son examen de conscience, le fils prodigue reconnaît sa misère, et dans son cœur s'ouvre ainsi un chemin d'**humilité**. Il constate qu'ayant quitté sa condition de fils, il n'est plus rien ; de lui-même, il ne mérite rien. L'humilité est cruciale sur le chemin de la miséricorde, et elle nourrit fortement la joie de la réconciliation. Le fils prodigue espère que son père le prendra, éventuellement, parmi ses ouvriers ; la surprise de l'attitude extrêmement miséricordieuse du Père le comblera encore davantage de joie. Car **l'humble se réjouit** infiniment plus que l'orgueilleux. Le fils aîné est blasé, il ne voit même plus la grâce qu'il a d'être si proche de son père. Le prodigue, passé dans le creuset de l'humilité, écarquille les yeux et s'émerveille de la bonté du père, et redécouvre la grâce immense que constitue son état de fils.

C'est pourquoi, sur notre chemin de vie spirituelle, nous devrions avancer de joie en joie, dans l'expérience renouvelée de la miséricorde. Plus les années s'accumulent, plus les péchés se multiplient, c'est un fait ; il y aurait de quoi se décourager, si justement nous n'avions pas foi en la miséricorde infinie du Père, qui nous touche tout particulièrement par le Sacrement de Réconciliation. L'expérience de cette miséricorde nous met sur le chemin de l'humilité, qui chaque jour nous donne de nous émerveiller de la bonté du Père. Il ne Se lasse jamais de nous pardonner : Sa patiente pédagogie à notre égard doit nous paraître, à chaque pardon reçu, plus grande et plus merveilleuse. Et nous pouvons ainsi nous réjouir toujours davantage de la bonté du Père, en nous réjouissant de notre condition d'enfants de Dieu.

L'humilité : telle est la source de la joie de la Vierge Marie ; elle n'a pas eu besoin de s'aventurer dans les lointains pays du péché, pour trouver ce chemin de l'humilité. Et c'est à cause de son humilité, qu'elle a pu magnifier la miséricorde du Seigneur, et qu'elle s'en est émerveillée, qu'elle s'en est réjouie infiniment plus parfaitement que nous ne saurons jamais le faire. « Le Seigneur s'est penché sur l'humilité de sa servante ; désormais tous les âges me diront bienheureuse. »

A l'invitation de notre saint Père, tournons-nous donc vers Marie : « *Que notre pensée se tourne vers la Mère de la Miséricorde. Que la douceur de son regard nous accompagne en cette Année Sainte, afin que tous puissent redécouvrir la joie de la*

*tendresse de Dieu.* » (MV 24) Oui, nous désirons connaître toujours plus profondément la joie de la tendresse du Seigneur, la joie de la miséricorde ; ainsi nous serons pour nos frères et sœurs en chemin ces témoins de la miséricorde dont ce monde a tant besoin. Que la Bienheureuse Vierge Marie et tous les saints attirent notre cœur vers la joie du Ciel, cette joie des Anges qui retentit lorsqu'un pécheur se convertit, cette joie que le monde ne connaît pas, et que nul ne pourra nous ravir. Amen.

*Ave Maria.*

### III Vers la joie parfaite

Bien chères sœurs dans le Christ,

*« Frère Léon demanda : « Père, je te prie, de la part de Dieu, de me dire où est la joie parfaite. » et saint François lui répondit : « Quand nous arriverons à Sainte-Marie-des-Anges, trempés par la pluie et glacés par le froid, souillés de boue et tourmentés par la faim, et que nous frapperons à la porte du couvent, et que le portier viendra en colère et dira : « Qui êtes-vous ? » et que nous lui répondrons : « Nous sommes deux de vos frères », et qu'il dira : « Vous ne dites pas vrai, vous êtes même deux ribauds qui allez trompant le monde et volant les aumônes des pauvres ; allez-vous en ! » ; et quand il ne nous ouvrira pas et qu'il nous fera rester dehors dans la neige et la pluie, avec le froid et la faim, jusqu'à la nuit, alors si nous supportons avec patience, sans trouble et sans murmurer contre lui, tant d'injures et tant de cruauté et tant de rebuffades, et si nous pensons avec humilité et charité que ce portier nous connaît véritablement, et que Dieu le fait parler contre nous, ô frère Léon, écris que **là est la joie parfaite.***

*« Et si nous persistons à frapper, et qu'il sorte en colère, et qu'il nous chasse comme des vauriens importuns, avec force vilenies et soufflets en disant : « Allez-vous-en d'ici misérables petits voleurs, allez à l'hôpital, car ici vous ne mangerez ni ne logerez ! », si nous supportons tout cela avec patience, avec allégresse, dans un bon esprit de charité, ô frère Léon, écris que **là est la joie parfaite.***

*« Et si nous, contraints pourtant par la faim, et par le froid, et par la nuit, nous frappons encore et appelons et le supplions pour l'amour de Dieu, avec de grands gémissements, de nous ouvrir et de nous faire cependant entrer, et qu'il dise, plus irrité encore : « Ceux-ci sont des vauriens importuns, et je vais les payer comme ils le méritent ! », et s'il sort avec un bâton noueux, et qu'il nous saisisse par le capuchon, et nous jette par terre, et nous roule dans la neige, et nous frappe de tous les nœuds de ce bâton, si tout cela nous le supportons patiemment et avec allégresse, en pensant aux souffrances du Christ béni, que nous devons supporter pour son amour, ô frère Léon, écris qu'**en cela est la joie parfaite.** »*

Nous connaissons bien cet épisode de l'histoire de saint François d'Assise, tout rempli de bon sens, et pourtant follement excentrique. Oui, dans le regard de la foi, il y a certainement une joie possible dans les épreuves, mais l'exagération de saint François dans la situation qu'il décrit nous fait un peu peur. Il nous faut pourtant, puisque nous sommes à

notre troisième et dernière médiation, considérer ce mystère de la « joie parfaite », qui a un enracinement certain dans les Écritures. Saint Jacques commence ainsi sa lettre : « Considérez comme une joie extrême, mes frères, de buter sur toute sorte d'épreuves. » (Jc 1,2)

Il ne s'agit pas là seulement d'une joie à venir, celle qu'on peut espérer *après* l'épreuve, mais bien une joie *dans* l'épreuve, grâce à l'épreuve. Pour essayer d'en comprendre quelque chose, il s'agit pour nous de poser un regard de foi sur la Passion de Jésus. Là nous pourrions voir quelles sont cette charité et cette espérance remplies de joie, qui constituent la joie parfaite, la plus parfaite que l'on puisse connaître ici-bas, avant la joie du Ciel.

« Il n'y a pas de plus grand amour que de donner sa vie pour ceux qu'on aime, » (Jn 15, 13) nous a dit Jésus, au soir de la Cène. Un regard extérieur sur Sa Passion ne voit qu'un déchaînement de douleurs et d'injustices, alors que la foi nous révèle le mystère d'un amour qui se donne, librement, totalement. « Avant la fête de la Pâque, sachant que l'heure était venue pour lui de passer de ce monde à son Père, Jésus, ayant aimé les siens qui étaient dans le monde, les aima jusqu'au bout. » (Jn 13,1) C'est ainsi que saint Jean introduit le discours avant la Cène, et la Passion, qui suit dans le même mouvement. « Je donne ma vie, pour la recevoir de nouveau. Nul ne peut me l'enlever : je la donne de moi-même. » (Jn 10,17-18) Le caractère extrêmement pénible de Sa Passion, qui est une épreuve morale et physique, est écrasant. Mais il ne peut pas occulter les motivations de Jésus, l'ardeur qu'Il a voulu mettre et qu'Il a mis dans Sa manière de vivre cette épreuve. Et elle a clairement eu, pour Lui, le sens d'un don, du plus grand don de l'amour.

Saint Paul nous rapporte, dans les Actes des Apôtres, une autre parole du Christ qui éclaire Sa Passion : « Souvenez-vous des paroles du Seigneur Jésus, car lui-même a dit : Il y a plus de bonheur à donner qu'à recevoir. » (Ac 20,35) Oui, il y a du bonheur à donner, il y a de la **joie dans le don de soi par amour** – et ce, quelles que soient les circonstances, les modalités de ce don de soi. C'est pourquoi il ne faut pas avoir peur de considérer cette joie du Christ dans Sa Passion. Elle n'a rien de morbide, elle n'a rien à voir avec cette recherche volontaire des souffrances et des mortifications qui ont pu marquer certaines formes de spiritualité chrétienne : Jésus n'a jamais voulu souffrir, et nous n'avons pas à désirer la souffrance pour elle-même. Mais Il a pleinement consenti à boire toute la coupe de douleurs, comme la preuve du joyeux don de Lui-même au Père et à nous. Et nous pouvons, à Son imitation et en union à Son offrande, trouver une vraie joie dans le don de nous-même, malgré toutes les contrariétés qui pleuvent sur nous. Nous arrivons là au sens profond de la « joie parfaite » de saint François : « *si tout cela nous le supportons patiemment et avec allégresse, en pensant aux souffrances du Christ béni, que nous devons supporter pour son amour, ô frère Léon, écris qu'en cela est la joie parfaite.* »

L'apôtre Saint Pierre, dans sa première lettre, revient à plusieurs reprises sur cette joie au sein des épreuves. « Dans la mesure où vous communiquez aux souffrances du Christ, réjouissez-vous, afin d'être dans la joie et l'allégresse quand sa gloire se révélera. Si l'on vous insulte pour le nom du Christ, heureux êtes-vous, parce que l'Esprit de gloire, l'Esprit de Dieu, repose sur vous. » (1 P 4,13-14) Saint Pierre évoque bien sûr le bonheur à venir, qui couronnera la persévérance, mais il parle également de cette joie aujourd'hui, dans la communion aux souffrances du Christ. « C'est une grâce de supporter, par motif de conscience devant Dieu, des peines que l'on souffre injustement. En effet, si vous supportez des coups pour

avoir commis une faute, quel honneur en attendre ? Mais si vous supportez la souffrance pour avoir fait le bien, c'est une grâce aux yeux de Dieu. C'est bien à cela que vous avez été appelés, car C'est pour vous que le Christ, lui aussi, a souffert ; il vous a laissé un modèle afin que vous suiviez ses traces. » (1 P 2,19-21) C'est une grâce de souffrir, nous dit-il, sous-entendu : c'est une joie. Car la foi nous révèle que l'épreuve, subie injustement ou arbitrairement, est l'invitation à une communion à la Passion du Christ. Et donc une occasion de connaître Sa joie. « Je parle ainsi, pour qu'ils aient en eux ma joie, et qu'ils en soient comblés. » (Jn 17,13) La liturgie du Sacrement des Malades nous donnera cet après-midi un autre passage de cette lettre de saint Pierre.

Lorsqu'Il annonce Sa Passion et Sa Résurrection, dans l'évangile de saint Jean, Jésus utilise une image très intéressante : « Amen, amen, je vous le dis : vous allez pleurer et vous lamenter, tandis que le monde se réjouira ; vous serez dans la peine, mais votre peine se changera en joie. **La femme qui enfante est dans la peine parce que son heure est arrivée. Mais, quand l'enfant est né, elle ne se souvient plus de sa souffrance, tout heureuse qu'un être humain soit venu au monde.** Vous aussi, maintenant, vous êtes dans la peine, mais je vous reverrai, et votre cœur se réjouira ; et votre joie, personne ne vous l'enlèvera. » (Jn 16,20-22) Les douleurs de la Passion sont comparées à celles d'un enfantement ; mais cette image va beaucoup plus loin encore, car ces douleurs *sont* les douleurs d'un enfantement. En effet, par ce don d'amour du Christ, nous recevons la vie, nous recevons Sa vie. Cette image est singulièrement appropriée, car les douleurs de l'enfantement, selon la tradition biblique, sont précisément l'une des conséquences du premier péché. « C'est dans la peine que tu enfanteras des fils », avait dit Dieu à Eve. La Passion de Jésus concentre les conséquences des péchés de l'humanité entière, et la victoire sur le péché consiste justement dans la transformation de cette violence déchaînée contre Lui en un acte d'engendrement, dans l'amour. Un acte douloureux selon la nature, mais rempli de la joie de l'amour qui se donne.

Cette image de la Passion comme un engendrement nous invite également à tourner notre regard vers Marie. Par une grâce toute spéciale, elle avait été préservée des douleurs de l'enfantement pour Son Premier-Né – cela fait partie pour nous d'une vérité de foi : la virginité perpétuelle de Marie. Toute pure et préservée du péché, le Seigneur avait voulu la préserver de cette conséquence du péché d'Eve. Mais au moment de la Passion, en union avec Son Fils, elle vit cette étape comme un nouvel engendrement, douloureux cette fois, d'une douleur qui transperce son cœur. Marie n'a pas souffert pour engendrer le Premier-Né, mais elle souffre au pied de la Croix pour engendrer tous les frères et sœurs de Jésus, nous à qui Il partage Sa vie par les mérites de Sa Passion. Ce que nous avons dit de la charité du Christ vaut aussi pour Marie, car elle s'est pleinement associée à Lui en Sa Passion. Par sa compassion, elle a embrassé tous les sentiments du Cœur de Jésus, et elle a elle aussi connu cette joie de l'amour qui se donne. Cette joie de la Mère qui donne la vie.

Elle est la preuve, pour nous, qu'il est possible d'entrer dans cette joie parfaite, même si nous n'arriverons jamais à son niveau de proximité avec Jésus. Au cours de la Passion, la joie de Marie n'a certainement pas été exubérante et continue, elle n'était pas désincarnée au point de ne pas être accablée par l'épreuve. Mais la lame de fond, dans son cœur, était cette même joie que celle de Jésus, et c'est pour cela qu'elle était « debout, près de la Croix » (Jn 19,25), et non pas abattue.

Marie « *est notre modèle dans l'ordre de la foi, de la charité et de la parfaite union au Christ* », nous dit le Concile. (LG 63). Elle est également notre modèle dans l'ordre de l'espérance, et il nous faut encore observer un instant l'espérance de Marie, dans ce événement de la Passion. Nous avons dit, hier, qu'il y a une grande joie dans l'espérance, peut-être la joie la plus grande, parce qu'elle atteint l'éternité. L'espérance nous tourne vers l'avenir, vers la pleine réalisation des promesses de Dieu, vers la joie qu'Il nous a promise dans la communion définitive avec Lui, dans le Ciel.

Marie était toute nourrie de l'espérance d'Israël. Au jour de l'Annonciation, l'archange Gabriel avait encore renforcé cette espérance, en la liant à la personne de Jésus, son enfant : « Il sera grand, il sera appelé Fils du Très-Haut ; le Seigneur Dieu lui donnera le trône de David son père ; il régnera pour toujours sur la maison de Jacob, et son règne n'aura pas de fin. » (Lc 1,32-33) Au pied de la croix, elle contemple le trône de Son Fils, qui est tout le contraire du glorieux trône de David ; elle voit Jésus couronné d'épines et d'opprobre, et moqué jusque dans le titre placé au-dessus de Lui : « Jésus le Nazaréen, Roi des juifs » (Jn 19,19). Les promesses se sont accomplies de manière très paradoxales... mais Marie ne doute pas qu'elle trouveront leur plein accomplissement dans une vraie gloire. Elle espère, contre toute espérance, comme Abraham l'avait fait sur le mont Moriah. Au sujet du sacrifice d'Abraham, la lettre aux Hébreux offre un bel éclairage : « Grâce à la foi, quand il fut soumis à l'épreuve, Abraham offrit Isaac en sacrifice. Et il offrait le fils unique, alors qu'il avait reçu les promesses et entendu cette parole : C'est par Isaac qu'une descendance portera ton nom. Il pensait en effet que Dieu est capable même de ressusciter les morts ; c'est pourquoi son fils lui fut rendu : il y a là une préfiguration. » (He 11,17-19) Malgré le caractère paradoxal de la situation, Abraham n'avait pas perdu l'espérance de voir la descendance de son fils : et la Vierge Marie vit un mystère analogue, auprès de son Fils crucifié. Elle a porté l'espérance à son extrémité, dans l'attente de la réalisation glorieuse des paroles de l'Ange. Elle a espéré sans défaillir, jusqu'à ce que Jésus ait achevé Son offrande, et même au-delà : car la foi et l'espérance de Marie ont continué de porter cette offrande jusqu'au matin de la Résurrection. Ce n'est pas pour rien que nous faisons mémoire, chaque samedi, de la Vierge Marie : dans son cœur, la foi et l'espérance ont été portées à leur plus noble extrémité, dans le grand Samedi Saint, dans le silence de Dieu.

Marie a espéré voir Son Fils glorifié – mais elle a également, dans son espérance, pensé à nous, les frères et sœurs de Jésus. Notre salut a coûté immensément cher au Christ, et à elle. C'est au prix de la mort de Son premier-né qu'elle espère obtenir la vie éternelle pour nous, ses enfants d'adoption. Et de cette vie qui nous est promise et méritée par Jésus, elle se réjouit déjà, dans la confiance que le Projet d'amour du Seigneur réussira. Cette joie de l'espérance, nous pouvons nous aussi la connaître, au sein même de nos épreuves, dans la confiance que toute vie donnée, en union à Jésus, porte du fruit.

Au moment de la plus grande épreuve, Jésus et Marie nous montrent donc le chemin de la joie parfaite, de la joie victorieuse de toutes les attaques du monde. Cela peut nous paraître immense et lointain, trop grand pour nous. Et pourtant, l'Esprit-Saint nous connecte directement à ce mystère, spécialement au travers des sacrements. Ce n'est pas pour rien que Jésus nous a donné le Sacrifice Eucharistique : c'est pour que nous soyons nous aussi, comme Marie, présents au pied de la Croix. Par l'Eucharistie sacramentelle, nous communions intimement avec Marie à la grande offrande de Jésus, le sacrifice qui

sauve le monde et qui est digne du Père. Et cela doit remplir nos cœurs de joie, d'autant plus facilement qu'il n'y a plus pour nous la chape de douleur dans laquelle le Christ a offert Son Sacrifice historique. La violence et l'amertume de la Croix sont passées, une fois pour toutes, il n'y a plus pour nous que cette Offrande parfaite, qui nous rejoint sous les doux signes du pain et du vin, le signe d'un repas où Jésus Se donne librement, totalement.

Tous les sacrements nous unissent à Jésus, dans le mystère de Sa Passion et de Sa Résurrection. L'Eucharistie et le Sacrement du Pardon sont les jalons les plus fréquents sur notre chemin de foi, mais c'est aussi le cas du Sacrement des Malades, que nous recevrons cet après-midi, et qui nous unit tout spécialement au Christ souffrant, dans l'espérance du Salut. Rendons grâce pour toutes ces sources de joie qu'Il nous donne, elles sont chaque jour à portée de notre cœur ! Tournons-nous avec confiance vers Marie et tous les saints, qui ont su expérimenter et témoigner de la joie de la foi, de la joie de la charité, de la joie de l'espérance. Oui, il y a une joie parfaite que l'on peut connaître dès ici-bas, il y a un Ciel pour nous, déjà sur notre chemin de croix. « Vous aussi, maintenant, vous êtes dans la peine, mais je vous reverrai, et votre cœur se réjouira ; et votre joie, personne ne vous l'enlèvera. » Amen.

*Ave Maria.*



## Vêpres & Sacrement des Malades

Lecture brève :

De la 1ère lettre de saint Pierre (1, 3-9)

Béni soit Dieu, le Père de notre Seigneur Jésus Christ : dans sa grande miséricorde, il nous a fait renaître pour une vivante espérance grâce à la résurrection de Jésus Christ d'entre les morts, pour un héritage qui ne connaîtra ni corruption, ni souillure, ni flétrissure. Cet héritage vous est réservé dans les cieux, à vous que la puissance de Dieu garde par la foi, pour un salut prêt à se révéler dans les derniers temps. Aussi vous exultez de joie, même s'il faut que vous soyez affligés, pour un peu de temps encore, par toutes sortes d'épreuves ; elles vérifieront la valeur de votre foi qui a bien plus de prix que l'or – cet or voué à disparaître et pourtant vérifié par le feu –, afin que votre foi reçoive louange, gloire et honneur quand se révélera Jésus Christ. Lui, vous l'aimez sans l'avoir vu ; en lui, sans le voir encore, vous mettez votre foi, vous exultez d'une joie inexprimable et remplie de gloire, car vous allez obtenir le salut des âmes qui est l'aboutissement de votre foi.

Homélie :

Bien chères sœurs dans le Christ,

« Vous exultez de joie, même s'il faut que vous soyez affligés, pour un peu de temps encore, par toutes sortes d'épreuves. » Le rituel du Sacrement des Malades, qui propose cette exhortation de saint Pierre, est clairement marqué par le mystère de la joie. Une joie que nous possédons dans la foi, car déjà « il nous a fait renaître », une joie dans l'amour, car « vous aimez Jésus-Christ sans l'avoir vu, » une joie dans l'espérance, « car vous allez obtenir le salut des âmes qui est l'aboutissement de votre foi. »

Par la grâce du Sacrement, l'Esprit-Saint veut nous configurer au mystère de la Croix du Christ, qui est puissance de vie. La maladie et la faiblesse de l'âge, les douleurs et les limitations diverses qu'elles induisent, sont les clous qui nous attachent à notre croix. Par l'union à Jésus, nous trouvons cependant dans cette Croix la source de la vie, la source d'une force qui nous conduit vers la vie. « Il faut que vous soyez affligés, pour un peu de temps encore, par toutes sortes d'épreuves », nous a dit saint Pierre. « Il faut », nécessité qu'il n'explique pas, comme Jésus Lui-même n'avait pas expliqué cette nécessité : « Il faut que le Fils de l'homme souffre beaucoup ». Mais avec Jésus, en Jésus, nous pouvons accepter cette croix, dans l'espérance profonde que ce mystère porte du fruit en nous, et dans la vie de l'Église.

Accueillons donc cette grâce avec foi, avec amour, avec espérance. Le Seigneur miséricordieux se penche sur notre misère, Il n'attend que notre humilité et notre désir de Le servir pour réaliser encore des merveilles. Accueillons Sa force, accueillons Sa joie, cette joie que le monde ne connaît pas, et que nul ne pourra nous ravir. Amen.